



N° SAU/117 - 28 décembre 1972

Y a-t-il aussi un sous-développement des esprits ? Regards sur la pensée du philosophe égyptien FU'AD ZAKARIYYA

Marc Chartier

L'Égypte contemporaine connaît une pléthore d'écrivains aux orientations les plus diverses. Mais a-t-elle ses penseurs, ceux qu'elle est en droit d'attendre compte tenu de l'urgence des problèmes, non seulement de développement mais aussi de survie, auxquels elle est confrontée quotidiennement ? Il est évident que l'idéal révolutionnaire est devenu, ces vingt dernières années, le maître mot qui a tenu en haleine des esprits par trop enclins naturellement à se laisser bercer au rythme de la plaisante magie du verbe. Certains y ont mis tout leur talent de conteurs ou de peintres des mœurs, tels Tawfîq al-Hakîm, al-Sharqâwâ, Yusûf Idrîs, Naguîb Mahfûz, etc. D'autres en ont fait leur vocation propre, leur métier dirions-nous, quitte à se satisfaire - pour camoufler, semble-t-il, des convictions qu'ils ne peuvent exprimer à leur aise - de traduire une pensée, marxiste le plus souvent, empruntée ailleurs. (Nous pensons ici au groupe al-Talî'a, où Chrétiens et Musulmans trouvent un inattendu terrain de dialogue). Il n'est jusqu'à la littérature religieuse qui ne se soit faite, elle aussi, l'écho de la solution-miracle prêchée officiellement. Et l'on assiste de fait à de multiples essais de conciliation entre le message éternellement actuel du Coran et les impératifs révolutionnaires de l'heure.

Mais, outre le fait qu'il puisse exister une inflation du verbe - les mots s'usent quand la réalité qu'ils ont pour mission de traduire n'apparaît encore qu'à l'horizon, un horizon lointain, voire inaccessible - il faut surtout souligner que les solutions radicales qui s'imposent au destin de tout un peuple ne s'improvisent pas du soir au lendemain, surtout lorsqu'elles compromettent d'emblée les réflexes les plus profondément ancrés dans la mentalité de ce peuple (1).

Nous parlions des traducteurs égyptiens du Marxisme et des apologètes contemporains de l'Islam, deux tendances qui visent, à leur manière, à jeter un pont entre le passé et un présent chargé d'une promesse d'avenir. Est-ce trop dire que nous sommes ici en présence d'un optimisme forcé qui s'aveugle, consciemment ou non, sur les données réelles de la lutte pour le développement à laquelle est attelé l'homme musulman contemporain, en Égypte notamment ? Ces deux soi-disant solutions ont en tout cas à leur passif trop d'imperfections et de maladresses doctrinales pour se permettre de prétendre, malgré leurs dires, à un développement intégral de l'homme musulman d'aujourd'hui. Par là même, elles ne peuvent s'imposer à lui qu'en lui faisant violence et en ne respectant pas la complexité des consciences.

L'harmonieux dosage d'Esprit et de Matière dont est pétri le destin de l'homme est trop primordial pour être mis entre parenthèses, ne fût-ce que momentanément, voire même escamoté délibérément. Et quand il y va de l'homme, l'Histoire ne connaît pas de raccourci. C'est là sans doute tout le drame du perpétuel retard auquel semblent condamnés, dans les circonstances actuelles, les pays en voie de développement.

Les pages qui suivent ambitionnent de s'interroger et de suivre aussi fidèlement que possible la pensée de Fu'ad Zakariyyâ (2). Nous nous demandons plus haut si l'Égypte contemporaine possède actuellement d'authentiques "penseurs" qui soient plus que de simples prosateurs ou des traducteurs de l'Occident en quête d'une superficielle popularité. Il nous semble que ce philosophe est l'un d'entre eux. Dans le véritable maquis de la littérature qui voit le jour sur les bords du Nil, F. Zakariyyâ a cherché et trouvé sa personnalité propre. De nature discrète et posée, respectueux au plus haut degré des idées d'autrui, faisant peu de cas de l'éclat des vaines diatribes, il n'en est pas moins conscient pour autant de sa responsabilité d'éveilleur des consciences, de son devoir d'apporter la part qui lui revient au cœur du combat engagé par un peuple dont il partage les souffrances et les espoirs.

Est-il l'homme du juste milieu ? Oui et non. Oui en ce sens qu'il condamne, avec cette absence d'écarts de langage "qui trahit une maîtrise de soi et de ses propres convictions, l'éventail multicolore des positions extrémistes : Marxisme négateur du fait religieux, Traditionalisme conservateur trop soucieux de ressusciter le passé pour saisir la complexité du, présent, béate admiration pour tout ce qui vient de l'Occident, etc... Et cependant, la vérité, selon F. Zakariyyâ, n'admet pas de "milieu" : une fois perçue et reconnue, elle obtient tous les droits et ce n'est que le moindre des devoirs de tout sacrifier pour elle. Faut-il alors, pour clarifier les positions, lui accoler une autre étiquette ? "Spiritualisme éclairé" ? Peut-être. Disons plus simplement : un "humaniste", avec toute la plénitude de sens que peut recouvrir un tel vocable.

I. Analyse critique de la situation contemporaine de l'Égypte.

Dans de nombreuses études partielles et concentriques qu'il a publiées dans la revue mensuelle dont il est rédacteur en chef, F. Zakariyyâ tente une approche phénoménologique de ce qu'est le sous-développement. C'est pour le moins sous ce thème majeur que nous estimons pouvoir regrouper cet ensemble d'études. Entendons-nous bien ! F. Zakariyyâ réfléchit et parle en philosophe, non en économiste ou en politicien. Ce qui ne signifie en rien, soulignons-le avec non moins d'insistance, qu'il ignore les données économico-politiques du sous-développement ; il les suppose connues de ses lecteurs. Mais au-delà de telles données, ou, plus précisément, inhérentes à elles, il scrute d'abord la mentalité qui est en jeu. Dans la perspective d'un lendemain meilleur à prévoir et préparer, sous quel jour se présente l'homme musulman contemporain au niveau de ses réflexes innés ou acquis ? Face à l'étape à venir et qui devrait l'acheminer vers un progrès économique, politique et social, sur quel potentiel d'énergies psychiques et religieuses peut-il miser ? Au sein du problème, c'est donc d'abord et avant tout l'homme qui attire notre regard et sur lequel F. Zakariyyâ centre notre attention.

Différents tableaux vont maintenant défiler sous nos yeux avant que l'œil ne se fixe en dernier lieu sur le point focal qui les résume tous et en donne une première ébauche d'explication. Le bilan de notre enquête dans ce domaine du psychisme conscient et pré-conscient sera, avouons-le de suite, plutôt négatif. Mais détecter l'emplacement exact du mal et lui donner son véritable nom, n'est-ce pas d'ores et déjà, aussi pénible que soit cette auscultation, avoir assuré le maximum de chances pour un traitement prompt et efficace ?

a) La vaine gloire du passé.

Toute nation, reconnaît loyalement P. Zakariyyâ (3), a le droit de chanter et glorifier son passé. Les Arabes d'ailleurs, tout au long de leur histoire, ne s'en sont pas privés comme nous le montre leur littérature... et le chapitre n'est pas clos encore ! Mais il est un attachement "maladif" au passé qui ne peut recevoir qu'une seule explication : l'insatisfaction devant le présent, l'incapacité de le dominer et de l'affronter de face.

Dans la Vallée du Nil, on assiste à une mode chronique : celle de suivre à la trace, à partir des symptômes du présent, la pérennité de l'âme égyptienne, pour remonter le cours de l'histoire et parvenir ainsi aux temps pharaoniques les plus reculés. Passons sur les chances de succès d'une telle entreprise ! Mais, avoue notre auteur avec intransigeance, l'on ne peut faire reposer sur aucune base logique solide la croyance en la prédestination d'un peuple à tel genre de personnalité. Qu'il y ait une certaine permanence de caractères déterminés au sein du peuple égyptien, l'observateur impartial se doit de le reconnaître. Il est erroné cependant de croire que l'Égyptien contemporain ne peut plus inventer l'aujourd'hui de sa personnalité et que celle-ci lui est imposée, par voie de cause à effet, par quelque nature innée, spectre que le hanterait depuis les temps immémoriaux. Une telle assertion relève d'un vague mysticisme devant lequel la jeunesse actuelle ressent une certaine nausée et qui contredit, en tous cas, la plus saine logique.

L'évocation du passé, "substitut imaginaire du présent", présente un autre danger, celui d'excuser à bon compte, et au nom même de ce passé, les déficiences et malformations dont l'on souffre aujourd'hui. "Le premier effort à faire, la première étape pratique de changement, c'est de prendre conscience des aspects négatifs de notre personnalité. Le premier devoir qui s'impose à nous, à l'époque décisive que nous traversons, est d'affronter franchement nos fautes... au lieu de mettre le voile sur elles sous prétexte de chanter les gloires des ancêtres".

b) Condamnés à la superficialité ?

Il n'est pas rare, cela n'étonne même plus dans l'ambiance culturelle dans laquelle nous vivons actuellement, de rencontrer tel ou tel qui expose allègrement la doctrine des grands penseurs de l'humanité (Hegel et Marx y compris !) sans que ladite personne ait pris le moindre contact, sauf par voie de traductions plus ou moins travesties de seconde (ou troisième) main, avec la pensée des auteurs en question. Et l'on ne trouve souvent rien à redire contre ce crime intellectuel ! (4).

Ces remarques pertinentes - et valables, cela va sans dire, sous d'autres latitudes ! - de l'auteur veulent être la preuve d'un sous-développement culturel, d'une confusion très périlleuse entre la quantité et la qualité d'une culture (5). A partir du moment où l'on apprécie une culture sur sa "popularité" ou bien sur sa seule valeur commerciale de rentabilité, on la condamne à une irrémédiable superficialité, alléchante peut-être par plus d'un côté, mais combien paralysante pour l'esprit. La véritable culture, celle qui prend résolument la défense des valeurs authentiquement humaines, doit dépasser le stade de l'offre et de la demande. Sinon elle est réduite à n'être plus qu'une marchandise que l'on affuble d'atours trompeurs et variables au gré du client.

La jeunesse montante est actuellement, en Égypte, la première victime de cet enfer de l'offre et de la demande. Dans un article très courageux publié en 1970 (6), F. Zakariyyâ relevait le rôle néfaste que pouvait jouer en définitive une planification trop contraignante de l'enseignement. De nos jours, il existe effectivement en Égypte une échelle de valeurs, officiellement établie en fonction des besoins reconnus urgents du pays, au niveau de l'enseignement supérieur. Deux conséquences importantes à ce fait : les facultés les mieux cotées (Médecine et Polytechnique par ex.) héritent de ceux qui émergent dans le peloton de tête, en fin de cycle secondaire. Il s'ensuit une dépréciation d'autres facultés (Lettres par ex.) où le "résidu" se verra contraint de se réfugier, faute de mieux. La deuxième conséquence revêt elle aussi une extrême gravité : l'échelle des valeurs entraîne une échelle des revenus financiers. Dans la mesure où l'étudiant jouit encore de quelque liberté de choix dans son orientation professionnelle, il visera d'emblée la "poule aux œufs d'or". Il choisira - c'est trop logique - non pas selon le critère de ses tendances et de ses aptitudes, mais sur la base de la valeur qu'accorde la société à certaines spécialisations et à l'importance qu'elles donnent dans cette même société. Qu'advient-il alors de ce besoin d'idéal, de sincérité, d'abnégation qui est, ou devrait être, le propre de la jeunesse ? Ayons le courage de reconnaître que la loi qui régit un tel système de valeurs n'est autre que la loi du profit, et non point la recherche de la sincérité avec soi-même. En somme, cette même loi de l'offre et de la demande qui définit si bien la société capitaliste ! (7).

c) Une éthique déficiente.

La crise de juin 1967 a été pour l'Égypte l'occasion d'un examen de conscience sur les causes qui ont pu provoquer ou au moins préparer le désastre d'alors. Au nombre des aveux faits, certains ont parlé et continuent de parler de crise morale : limiter le champ de la moralité à ce qui relève de la sexualité et de ses tabous entraîne une étroitesse de vue, elle-même cause d'une trop forte hypocrisie et d'une inattention aux perspectives sociales de la morale. Le sentiment de responsabilité se trouve alors confiné au domaine strictement individuel et il ne saurait se perdre dans le prétendu anonymat de la Chose Publique.

A la suite de cette même défaite de 1967, d'autres ont centré leurs réflexions sur le niveau scientifique auquel était parvenue l'Égypte, pour constater de vastes lacunes, aussi bien sur le plan du contenu (d'où urgence d'un supplément d'intérêt pour l'enseignement et la recherche scientifiques) que sur le plan de la méthode (absence d'une mentalité scientifique).

F. Zakariyyâ confesse la valeur de tels arguments. Mais il cherche, pour sa part, à les compléter. Pour ce qui concerne l'absence de responsabilité collective et d'enthousiasme pour le bien commun, il faut, selon lui, souligner aussi la responsabilité des classes élevées (8). Beaucoup de fautes morales d'un peuple sont dues à la contagion du mauvais exemple venant d'en haut, corruption qui est d'ailleurs incontrôlable et quasi inévitable étant donné la carence d'une structuration socio-politique

suffisante. "Rapidement, nous découvrons que le problème n'est pas un problème de réformes des personnes, mais des organisations et des conditions dans lesquelles les personnes s'acquittent de leurs responsabilités". Prêcher le bon exemple ne suffit pas ou ne suffit plus. Il faut que soient d'abord réalisées les conditions objectives qui barreront nécessairement la voie à toute forme de déviationnisme et sans lesquelles aucun renouveau moral ne sera possible.

On nous parlait d'autre part des déficiences de la connaissance scientifique, aussi bien dans son contenu que dans sa méthode. Cependant, note F. Zakariyyâ (9), le problème revêt un troisième aspect qui est passé inaperçu, à savoir l'absence d'une "éthique scientifique", c'est-à-dire de cet ensemble de valeurs et de normes qui sont liées à l'entreprise scientifique, même si elles n'ont elles-mêmes aucun rapport direct avec le domaine scientifique. Il ne s'agit pas ici du comportement personnel du savant en tant qu'homme, mais uniquement de son comportement de savant en tant que tel. Parmi ces déficiences dans l'éthique scientifique, il faut relever surtout la confusion entre ce qui est objectif et ce qui est subjectif, entre les vérités et les personnes. Il s'ensuit qu'une critique scientifique vraiment objective n'existe que peu ou prou. La critique d'une idée prend au contraire l'allure d'une attaque personnelle, "aussi grave qu'une déclaration de guerre entre nations", au lieu d'être une recherche commune d'une vérité qui transcende les personnes.

d) Une mentalité pré-rationnelle.

Il nous reste à fixer notre regard sur un dernier tableau qui, nous l'avons dit, résume et commente le chemin parcouru jusqu'ici. F. Zakariyyâ base maintenant sa réflexion sur une comparaison que nous croyons très suggestive (10).

Sous sa forme classique et traditionnelle, le Socialisme suppose le Capitalisme qu'il vient remplacer et dépasser. Le passage qui s'opère revêt une forme dialectique d'opposition et d'achèvement. Mais il est très important de noter que si l'étape finale (le Socialisme) vise à mettre fin aux maux du Capitalisme (relations de productions viciées par la convoitise et l'égoïsme des grands), elle bénéficie néanmoins de valeurs positives qui caractérisaient l'étape capitaliste, ne serait-ce que la précision et l'organisation de la production économique. Bon gré mal gré, le Capitalisme représente un progrès par rapport au système féodal.

Telle n'est pas l'expérience du Tiers-Monde (11). Celui-ci doit passer directement du stade du sous-développement au stade socialiste, sans passer par l'étape intermédiaire du Capitalisme. Le Socialisme n'est pas ici l'achèvement (aux deux sens du mot "achever") du Capitalisme, mais son substitut. Alors que dans le premier cas, l'ambition du Socialisme était de détruire l'exploitation d'une classe par une autre classe, autrement dit de purifier le système des relations de production, et donc des relations humaines au sein de la société, le Socialisme des pays du Tiers-monde est expérimenté d'abord comme une tentative de "décollage" économique en vue de trouver une base solide de production par la voie de l'industrialisation.

Vu comparativement à l'expérience socialiste des pays déjà industrialisés, le Socialisme des pays du Tiers-Monde doit encore affronter certaines tares auxquelles le système capitaliste a, en d'autres lieux et circonstances, définitivement mis fin. Il doit encore tenir compte d'une mentalité qui rechigne très souvent à entrer de plain-pied dans un système méthodique et rationalisé de production économique. C'est ce que F. Zakariyyâ résume sous l'expression de "sous-développement intellectuel et spirituel" ... qui est peut-être, selon lui, plus grave encore que le sous-développement matériel.

Avant de préciser ce qu'il entend par ce "sous-développement intellectuel et spirituel", notre auteur concède qu'un passage direct du sous-développement économique au Socialisme revêt certains aspects positifs, notamment un besoin ressenti de façon plus ferme et plus généralisée de cette nouvelle expérience. On y voit la fin salutaire de l'emprise colonialiste et le peuple en son entier (non seulement les ouvriers ou le "prolétariat" ...) est appelé à profiter des bénéfices de ce nouveau système socio-économique.

Mais les éléments négatifs pèsent lourd dans la balance, et ne pas en tenir compte serait partir à la dérive, inévitablement. Le Socialisme suppose a priori certaines habitudes mentales qui sont liées au progrès industriel et que l'on peut résumer ainsi : une vision scientifique, objective et rationnelle de la réalité. Or les relations personnelles jouent, dans les pays du Tiers-Monde un rôle déterminant, même au cœur des questions de travail et de production. La vision subjective et la vision objective des choses sont étroitement imbriquées l'une dans l'autre, jusqu'aux niveaux les plus élevés de l'organisation sociale. L'on voit ainsi la lenteur "sociale" de la vie agricole se transformer en

fainéantise dans la société industrielle, en manque de respect de la valeur du temps et de son importance décisive dans la production ! En outre, comment une vision objective des choses peut-elle se marier avec une mentalité qui reste mythique sous plus d'un rapport ? La mise face à face de ces deux pôles de l'intelligence humaine peut créer une situation explosive, et la provoquer trop hâtivement risque fort d'entraîner une réaction émotionnelle de la part d'un peuple dans son immense majorité, pour l'éloigner finalement de l'idéologie socialiste dont il a besoin.

Sur ces réflexes de base se greffent des motifs spécifiquement religieux... ou du moins prétendus tels (12). Dans la foi en un "Décret" divin arbitraire auquel l'on se soumet inconditionnellement ainsi que dans la croyance en un monde mystérieux qui imprègne notre monde d'ici-bas jusque dans ses réalités les plus humbles, la raison humaine retrouve difficilement ses droits. Elle se voit même contrainte d'abdiquer trop souvent au bénéfice d'un sentiment de peur et de résignation aveugle. Plus que jamais, il serait temps de prêcher que ce n'est pas nécessairement faire offense au Dieu souverain que de reconnaître à la raison une capacité d'invention et de création dans l'organisation du monde. Une solution harmonieuse au dilemme "foi-raison" apparaît donc de première urgence, aussi bien pour libérer la raison d'un carcan qu'on lui impose indûment que pour épargner à la religion en tant que telle des conflits qui ne sont pas directement de son ressort (13).

II. Occident ! quel est ton véritable nom ?

Les remarques que nous venons de relever sont primordiales. Pour autant que le progrès économique soit effectivement tributaire d'un heureux alliage de raison et de technique, faut-il en conclure que l'Occident - cet Occident auquel sont empruntées les inventions de la technique - doive importer aussi "sa" raison ? Suivant le clivage habituel auquel nous a habitués l'histoire du dialogue entre civilisations, nous voici donc transposés au plan de l'idéologie conséquente ou subséquente au progrès économique-industriel. "Orient, quel est ton Occident ?". Cette question, par laquelle le philosophe René Habachi titrait l'un de ses ouvrages, semble donc inéluctablement posée. Il faut bien coûte que coûte y trouver une réponse.

Ici encore, F. Zakariyyâ tient à faire montre de sagesse. Que l'on veuille couper le pont culturel entre l'Orient et l'Occident ou bien que l'on établisse à l'aveuglette une zone de libre échange, ces deux hypothèses condamneraient l'Orient à l'anémie, peut-être même à l'asphyxie complète. Contrairement à ce que d'aucuns prétendent dans un sursaut de fierté subitement recouvrée (14), F. Zakariyyâ continue à soutenir la thèse que l'Orient a encore besoin de l'Occident qu'il connaît d'ailleurs très mal (15)... mais, comme nous allons le voir, non pas de n'importe quel Occident ! Refuser par principe ou entêtement l'apport de l'Occident et se recroqueviller sur un passé glorieux que l'on chérit, c'est faire preuve d'un nationalisme bien étriqué. Se situer au contraire en plein vent pour prendre automatiquement la direction insufflée par les maîtres occidentaux, c'est pour le moins manquer de respect vis-à-vis de son propre passé, sinon s'exposer délibérément à bien des intempéries. A l'image de la pensée philosophique prise en son sens le plus global, l'idéologie d'un peuple est dotée d'un caractère national et d'un caractère mondial qui ne sont nullement contradictoire (16).

Si nous procédons plus avant dans les réflexions de notre auteur, nous constatons qu'il greffe sa pensée, discrètement certes mais réellement, en un terrain qui n'est plus vierge, mais qui a déjà été ensemencé par un certain nombre d'idéologies ou de philosophies importées de l'Occident. Nous en retiendrons une, celle qui nous semble la plus importante, le point critique en somme de la réflexion musulmane contemporaine à la recherche d'elle-même dans un monde qui est aux prises avec la technique et la domination de la Matière. Nous voulons dire le Marxisme.

a) Faiblesses doctrinales du Marxisme.

Nonobstant l'absence de certaines valeurs positives, propres au Capitalisme, qui caractérise un passage direct du sous-développement à l'expérience socialiste, il va presque sans dire que le Capitalisme comme tel n'est pas regretté. Bien au contraire les abus de ce système inhumain sont relevés avec amertume (17). Il nous semble aussi qu'en explicitant cette différence essentielle qui sépare le Socialisme des pays industrialisés de celui des pays en voie de développement, F. Zakariyyâ reproche aux Marxistes certaines inconséquences dans leur doctrine : ils cherchent à appliquer littéralement à des pays comme l'Égypte un système socio-politique qui a été pensé et mûri dans des circonstances totalement autres.

Après avoir emprunté momentanément le point de vue des Marxistes, F. Zakariyyâ donne peu à peu à sa pensée une tournure plus directement philosophique. Ses attaques contre le Marxisme, qu'elles soient faites nommément ou implicitement, vont désormais se situer sur un plan doctrinal. Hegel tout d'abord, duquel le Marxisme a reçu la Dialectique en la remettant "sur ses pieds", est passé au crible de la critique (18). L'on a voulu accaparer cette Dialectique (thèse-antithèse-synthèse) pour en faire une loi infaillible, applicable mécaniquement à tous les cas et toutes les situations. Or, "la Dialectique est avant tout une méthode qui nous enseigne la souplesse intellectuelle et scientifique car elle nous fait découvrir l'extrême complexité du réel". De plus, si nous extrayions l'esprit de la Dialectique, sans nous river à la lettre, nous nous rendrions compte que la trilogie thèse-antithèse-synthèse ne cadre pas toujours avec les faits réels. Une "thèse" peut être suivie d'une autre "thèse" qui l'a peut-être précédée de beaucoup dans le temps. Il y a par exemple certaines "révolutions" qui sont rétrogrades... pour ne rien dire de l'amère constatation qui s'impose : le Capitalisme a "tenu" beaucoup plus longtemps que ne l'escomptaient les prévisions de Karl Marx lui-même, de Lénine ou autres vétérans du Marxisme. Force nous est d'avouer certaines marches en arrière, dans l'histoire des peuples et des civilisations, qui font "grincer" plus souvent que prévu la loi du progrès inscrite au cœur de l'Histoire.

Une autre contradiction, beaucoup plus profonde encore, est sous-jacente au Matérialisme dialectique (19). Les Marxistes affirment tout de go que la Réalité est première par rapport à la Pensée, que la Pensée suit les mouvements qui s'inscrivent spontanément au sein du Réel matériel. Mais cette soumission au Réel, note F. Zakariyyâ est faussée dès le point de départ par un présupposé philosophique qui n'est autre que celui de la Dialectique elle-même, la Pensée retrouve donc dans le Réel ce qu'elle y a déjà introduit a priori. "Affirmer que la Dialectique est une loi de la Nature signifie que notre compréhension de la Nature dépend d'une loi philosophique, autrement dit que la relation entre la Pensée et la Réalité est inversée. En effet, un principe intellectuel est devenu base et condition de la compréhension de la Réalité". Optique trompeuse et dangereuse s'il en est, aussi trompeuse et dangereuse que l'est une vision "théologique" qui imposerait ses conditions et ses présupposés à une découverte scientifique de la Réalité.

De façon plus générale, le déterminisme des lois, sur lequel le Marxisme fait reposer tout son dynamisme, porte l'imperfection de sa rigueur, de son absolutisme (20). L'idée de loi, pour fructueuse qu'elle soit dans le domaine des sciences exactes, peut se trouver en porte-à-faux dans le domaine du comportement humain. Non seulement les phénomènes humains atteignent, la plupart du temps, une complexité telle qu'il est impossible d'en cerner tous les facteurs, et par conséquent, d'y appliquer à coup sûr le principe du déterminisme, mais la volonté de l'homme prend ici une telle ampleur qu'elle peut faire mentir toutes les prévisions, voire même inverser le sens de l'Histoire. L'infrastructure n'est pas toujours maître de la superstructure ! "La réalité de la société dépasse tous les essais qui visent à lui imposer une théorie unificatrice". Concédons que l'idée de loi historique, de marche en avant de l'Histoire, puisse jouer un rôle incitateur pour orienter vers des lendemains meilleurs (une "idée encourageante", "wishful thinking"...). Mais au nom de quel principe, sinon d'un mépris délibéré de la volonté libre de l'homme, peut-on personnifier une abstraction et attribuer à l'Histoire une "force magique" absolument déterminante ? Il se peut que ce réajustement choque les concepts précédemment admis de loi et de déterminisme. Mais si la volonté humaine est un facteur décisif qui, en dernier ressort, décide de l'orientation de l'Histoire, supprimons ces concepts, ou donnons-leur d'autres acceptions. L'homme est-il esclave d'une théorie ? Ou bien la théorie est-elle au service de l'homme ? Une telle question ne peut être éludée et elle n'admet pas de demi-solutions.

b) La lutte des classes.

Fu'âd Zakariyyâ n'exclut pas que l'établissement d'un Socialisme ferme, sur une base de liberté et de justice sociale, entraîne un certain affrontement dans la société. Cependant, la notion de lutte des classes, telle qu'elle est généralement admise dans les milieux marxistes ou marxisants, souffre selon lui d'un certain nombre d'infirmités qu'il est nécessaire de mettre à nu.

Concernant la victoire finale du prolétariat sur les classes possédantes, il faudrait tout d'abord rappeler les remarques vues plus haut à propos de l'automatisme du progrès de l'Histoire tel que le chantent les prophètes du Marxisme. Qu'il nous suffise, pour revenir à de plus justes proportions, de promener notre regard sur l'histoire réelle du XX^e siècle, et nous constaterons en plus de la lutte menée par les classes opprimées pour réaliser le Socialisme, une lutte simultanée de la part des classes capitalistes pour empêcher une telle réalisation. L'histoire ne se fait donc pas d'elle-même ; elle est le fruit de l'effort libre et inventif de l'homme.

Il est de bonne guerre aussi de se souvenir qu'on ne peut multiplier indéfiniment les générations de sacrifiés sur l'autel de l'abnégation, au profit de la classe future des élus de l'Histoire. Tout homme - c'est trop humain - aspire à voir en personne le fruit de ses efforts, spirituellement et matériellement parlant. Sinon, comment continuer à maintenir que l'on s'inspire d'une vision authentiquement humanitaire du progrès et de la civilisation.

Finalement, la notion de "classes" appelle à son tour une révision (21). Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts de la Volga et du Nil depuis les premières intuitions de Karl Marx, ou même depuis les réajustements du Marxisme léniniste. Les différences - et donc les oppositions - de classes au sein d'un même pays se sont relativement amenuisées proportionnellement au gouffre qui sépare les nations riches des nations pauvres. Et - conséquence imprévisible ? - certains pays sont devenus "capitalistes" jusque dans les classes laborieuses ; d'autres sont restés "prolétariens" jusque dans les classes bourgeoises.

Compte tenu de ces quelques remarques, compte tenu aussi - nous y avons fait allusion - du supplément de pensée que nécessite un supplément de progrès économique et matériel, il est nécessaire de se demander s'il revient toujours au prolétariat d'être l'unique force progressiste de l'Histoire, le seul porte-étendard du Socialisme. D'autant plus que, dans les pays en voie de développement, la grande pauvreté, l'expansion de l'ignorance et la décomposition générale qu'engendre le désespoir, génération après génération, tous ces facteurs peuvent contribuer à émousser la fermeté des classes laborieuses et leur détermination à la lutte. Certains pays ont misé sur la poussée révolutionnaire de la classe ouvrière ; dans d'autres pays (Sud-Est asiatique), ce rôle a été joué par la classe paysanne. Mais dans les pays comme l'Égypte, où la classe ouvrière n'existe qu'à l'état naissant et où le monde paysan, par manque d'organisation ne constitue pas encore une classe proprement dite (22), il serait peut-être nécessaire d'insister davantage sur le rôle des classes cultivées (y compris les étudiants) pour que l'idéal du Socialisme ne se perde pas par inanition.

Telle est la question que pose F. Zakariyyâ. Telle est plutôt la suggestion qu'il propose. Nous croyons interpréter avec justesse sa pensée en affirmant qu'il ne cherche pas, par le biais de cette analyse, à récupérer un certain favoritisme au profit des classes dites "moyennes". Il en souligne au contraire toute la responsabilité et le rôle de "conscientisation" qui leur échoit, en pensant à un Socialisme qui soit au service du peuple en son entier. Comparativement au Marxisme traditionnel, le résultat escompté est en partie le même ; la méthode elle, ne l'est plus.

c) "Entre le pain et l'esprit".

Contrairement à ce que l'on pouvait attendre, F. Zakariyyâ (au moins dans deux de ses écrits que, sur son conseil, nous avons consultés) n'entreprend pas une réfutation du Marxisme au nom de principes explicitement religieux. Face aux déclarations d'athéisme du Matérialisme dialectique, la voie était pourtant facile pour un Musulman... mais peut-être trop facile et, somme toute, peu fructueuse. Nous y voyons une raison : notre auteur entend critiquer aussi bien un grossier matérialisme, ignorant de la dimension spirituelle de l'homme, qu'un plat spiritualisme par lequel l'Orient se définit trop aisément (23). "Il est vrai que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais il ne peut appliquer ce principe que lorsqu'il a du pain en abondance. Là est le cœur du problème".

Est-il nécessaire de synthétiser ici les divers facteurs, exposés auparavant, qui traduisent la dimension spirituelle de l'homme ? Qu'il nous suffise, pour le propos qui nous concerne présentement, de les résumer comme suit : face à son destin, l'homme n'est pas l'innocente victime d'un Devenir aveugle ou du déterminisme rigide d'une Histoire impersonnelle. Il est engagé dans une Histoire, la sienne, là où les volontés libres s'entrechoquent peut-être, mais pour se découvrir complémentaires.

D'autre part, pour ne pas être l'esclave de la Matière, l'homme doit entreprendre de la dominer. Cette entreprise sera peut-être l'un des remèdes nécessaires pour immuniser la religion contre tout l'"opium" qu'on tendrait à y mettre ou que l'on voudrait bien découvrir en elle. Entre le pain et l'Esprit, il n'y a donc pas à choisir. Alors que l'Esprit, par l'entremise de données de foi, souvent irréflechies, a trop facilement la partie gagnée, il est indispensable que la Matière recouvre ses droits, sinon l'homme musulman contemporain devra compter indéfiniment sur un écartèlement de sa personnalité. Une préoccupation constante des questions économiques n'enlève rien à la priorité de l'Esprit. Au contraire ! Les activités supérieures de l'homme supposent résolus les problèmes les plus élémentaires et les plus vitaux. En même temps, les valeurs spirituelles ne sont plus recroquevillées sur un héritage du passé qu'il faut avant tout conserver sain et sauf. Elles doivent être une force pour l'homme ; elles doivent devenir un comportement pratique. "Celui qui poursuit vraiment les valeurs spirituelles n'est

pas celui qui répète des mots ou qui accomplit des rites, mais celui qui prouve par son comportement dans la vie qu'il s'est fixé à lui-même un but élevé et qui sacrifie tout ce qu'il possède pour le réaliser".

Le problème économique des pays en voie de développement se double donc d'un problème de conscience où l'Occident, par les idéologies qu'il propose (le Marxisme en particulier), est aussi partie prenante. Mais si l'Occident porte la responsabilité de ce qu'il donne ou offre, l'Orient porte la non moins lourde responsabilité de ce qu'il reçoit.

Au dilemme "pain-Esprit" qui alimente le débat contemporain qui se joue entre l'Islam et le Marxisme, F. Zakariyyâ, en philosophe qu'il est, et pour apporter sa part au débat, tient, quant à lui, à ajouter un troisième terme : la raison.

III. Un appel à la raison.

Les divers éléments de réflexion glanés en cours de chemin laissent prévoir la conclusion vers laquelle l'auteur voulait nous acheminer progressivement. Dans un monde où les réflexes mentaux sont encore inadaptés à une emprise méthodique et scientifique sur la Nature et la Matière, dans un milieu où une foi souvent trop spontanée et purement rituelle impose démesurément son point de vue "particulariste" (24) et où la sensibilité religieuse est seule à ressentir les premiers soubresauts d'idéologies occidentales qui sont en passe de l'ébranler plus profondément encore, la raison a besoin, à son tour, de reprendre ses droits et de respirer l'air tonifiant d'une saine liberté, hors de la position de défense où elle fut jusqu'alors maintenue.

Concrètement, commençons par le commencement ! C'est-à-dire par l'éducation des jeunes qui constitueront la société de demain. Dans une sorte de manifeste écrit à l'adresse d'un Congrès de l'Enseignement qui se tint au Caire dans le courant de l'année 1971 (25), F. Zakariyyâ déplorait que la nourriture intellectuelle proposée à la jeunesse d'Égypte soit beaucoup trop à base de faux patriotisme, d'exemples édifiants fondus dans une atmosphère de mystère... sinon de fable ! Autant de facteurs qui ne font qu'encourager la paresse de l'Esprit et qui sévrent la réflexion de ses deux sources fécondantes : la profondeur et l'engagement dans la réalité concrète (26). On n'est jamais trop jeune pour apprendre à "philosopher"...

L'effort exclusif de mémorisation, et donc l'inévitable passivité qui sont liés à la forme de l'enseignement religieux, tendent à déteindre sur l'enseignement dans son ensemble (27). Il conviendrait davantage - il est en tous cas plus urgent - de favoriser, chez ces jeunes esprits en formation, un respect de la raison ; de les amener par exemple, en tenant compte de leur niveau de réceptivité, à comprendre que la raison humaine est plus respectueuse d'elle-même lorsqu'elle tente d'expliquer et de dominer les phénomènes naturels que lorsqu'elle abdique devant ces phénomènes en les reliant directement à quelque Décret aveugle de la divinité. Une telle expérience au plan de la pensée se révélera, à la longue, une meilleure préparation aux responsabilités démocratiques qui définissent tout état moderne.

Dressant ensuite un vaste panorama de l'histoire de l'humanité, F. Zakariyyâ note une séparation quasi constante, jusqu'à des temps relativement récents, entre le "penseur" et le "gouvernant" (28). Cette histoire nous relate l'existence de régimes politiques basés sur l'a priori racial, la force, la majorité, l'hégémonie religieuse, etc. Mais on n'y voit pas trace de gouvernements basés sur la "pensée", sur la puissance de la raison comme telle. (Ce qui ne signifie pas que certains gouvernants n'aient pas joué un grand rôle dans l'évolution de la pensée mondiale, mais ils sont entrés dans l'Histoire comme gouvernants, non comme penseurs). Ce manque à gagner tient au présupposé fâcheux que le penseur, par définition pourrions-nous dire, est vu comme planant au-dessus des problèmes concrets, dans un monde d'abstractions et de généralisations.

Depuis un siècle et quelque, pour des raisons philosophiques (redécouverte du rôle "pratique" de la raison : cf. Kant) et sociales (la pensée est descendue de son piédestal et le travail commence à occuper sa place d'activité noble de l'homme), l'Histoire a enregistré cependant diverses tentatives pour jeter un pont entre la pensée et la pratique, entre la raison et la réalité. Il y eut plusieurs essais existentialistes. Mais leur perspective est restée encore très abstraite ; sans compter le fait que l'homme y est envisagé dans sa seule dimension individuelle au détriment de sa dimension sociale. Il y eut surtout la propagation du Socialisme marxiste, mélange parfait de l'Idéalisme (Hegel) et du Matérialisme le plus extrême (Marx). Aussi paradoxal qu'apparaisse ce mariage de raison, le fait existe... Finalement - ce sera le dernier exemple cité, divers mouvements de "révolution culturelle" ont

occupé, ces dernières années, le devant de la scène. C'est un signe que la pensée veut reprendre ses droits dans la marche de la société pour que, dans l'organisation politico-économique de cette société, l'importance ne soit plus donnée exclusivement à l'"intérêt" limité et temporaire (al-maslaha), mais à la "conviction" profonde et durable (al-iqtinâ).

Ces divers exemples veulent être la preuve que nous vivons bien dans un monde "que régit la pensée". Et il est nécessaire d'ajouter, pour être fidèle, croyons-nous, à l'esprit du philosophe égyptien que nous suivons ici : un monde que régit une pensée rationnellement élaborée. Si les idées n'ont pas fini de mener le monde, il est indispensable que cette pensée ne soit plus conçue comme un luxe, mais comme un droit, un devoir.

Conclusion

Où Fu'âd Zakariyyâ veut-il en venir exactement ? Nous l'avons vu tout d'abord ausculter la société égyptienne contemporaine pour y déceler un "sous-développement intellectuel" d'une extrême gravité (29). Il nous a introduits ensuite un peu plus au cœur du débat tel qu'il se présente avec ses coordonnées actuelles : le Marxisme risque de progresser, incognito, là où l'Islam ne l'attend pas. Puis notre auteur s'est mis lui-même à la tâche, comme pour faire une démonstration. Il a commencé sous nos yeux une réfutation idéologique - à base de raison - du Matérialisme dialectique, y voyant surtout le substitut surnois d'un Socialisme authentique et respectueux de l'homme.

Entre temps, une proposition concrète a été épinglée au dossier de l'actualité, celle de redonner au "penseur" (les classes "cultivées") son poste de combattant aux premières lignes du Socialisme, et non plus de le considérer comme un perpétuel inutile. Contrairement, à certaines ressemblances nominales, nous sommes donc loin de la théorie du philosophe-roi chère à la Grèce antique. Il serait même déplacé, nous l'avons dit, de voir ici un essai de promotion indue réservée à une certaine aristocratie intellectuelle. Non le penseur est un combattant parmi les combattants. S'il lui revient, aujourd'hui surtout, d'être mis davantage en lumière, c'est pour qu'il puisse mieux assumer ses responsabilités de "conscientisation" et déblayer ainsi une voie par laquelle, tôt ou tard, tout un peuple devra passer.

En définitive, qu'il s'agisse de la nécessaire mentalité scientifique à acquérir ou de l'affrontement idéologique où les premiers coups ont déjà été échangés, l'homme musulman contemporain. - celui que vise F. Zakariyyâ - ne peut plus s'engager à la légère en puisant dans ses réflexes spontanés ou dans les seules ressources de son passé traditionnel. Il lui faut désormais compter sur son bagage de raison et s'en servir pour analyser son passé et son avenir, sous peine de n'édifier qu'un humanisme tronqué.

Tout reste à faire par conséquent. C'est le drame, disions-nous, de l'éternel retard auquel semblent condamnés les pays en voie de développement. Mais, puisqu'il nous faut bien garder sauve la note d'optimisme par laquelle notre auteur conclut ses recherches, il n'est que juste de se souvenir qu'un regard franc et lucide est souvent le premier pas vers l'espoir. La maxime de sagesse, qui décrit adéquatement selon nous la personnalité de Fu'âd Zakariyyâ, prend alors tout son relief : si l'homme peut apprendre que l'Histoire se joue parfois à ses dépens, il doit surtout savoir qu'elle ne se fera jamais sans lui.

Marc CHARTIER

NOTES

1. Il est clair que les intransigeances de la technique s'accommodent très mal des quasi inévitables "ma'âlesh" et "in shâ' Allâh" qui concluent trop souvent une situation quelque peu embarrassante ou indécise. Voir ce qu'écrivait à ce sujet T. al-Hakîm sur la personnalité égyptienne dans le quotidien *al-Ahrâm*, 13 août 1971.
2. Né à Port-Saïd en 1927. Actuellement doyen par intérim de la section Philosophie à la Fac. de Lettres de l'Université de 'Ayn Shams (Héliopolis - Le Caire). Auteur de plusieurs ouvrages sur la Philosophie grecque et la Philosophie occidentale moderne (Spinoza, Nietzsche). Rédacteur en chef de la revue mensuelle *al-Fikr al-Mu'âsir*, publiée au Caire.
3. *al-Fikr al-Mu'âsir*, avril 1969, pp. 4-11. (Nous utiliserons désormais l'abréviation "F. M." pour désigner cette revue qui sera ici amplement citée).

4. F. M., juillet 1971, pp. 2-8.
5. F. M. , janvier 1966, pp. 32-9.
6. F. M. , août 1970, pp. 2-9.
7. Faut-il voir un symptôme de malaise sous-jacent à un tel système de valeurs dans le fait que plusieurs médecins égyptiens (comme par ex. : Haysayn Fawzî, Kâmil Husayn, Yûsuf Idrîs, Mustafâ Mahmûd) se sont orientés, tôt ou tard, vers la littérature, quitte à abandonner définitivement tout exercice de leur profession ? Nous le croirions volontiers.
8. F. M. , avril 1970, pp. 2-9.
9. F. M. , mars 1970, pp. 2-8.
10. F. M. , octobre 1970, pp. 4-12.
11. Il est à peine besoin de noter que F. Z. emploie cette expression généralisée de "Tiers-Monde" en pensant en premier lieu au pays qui est le sien. Il écrit en Égypte et pour des Égyptiens.
12. F. M. , février 1971, pp. 2-5. Id. , mars 1971, pp. 3-7.
13. F. M. , septembre 1971, pp. 2-13.
14. Voir en particulier ce qu'affirme H. Hanafî, in F. M. , janvier 1971, pp. 10-27.
15. F. M. , janvier 1971, pp. 28-37. F. Z. parlera essentiellement ici de l'apport culturel dans le sens Occident-Orient, puisque tel est le propos qui le concerne. Mais il n'exclut pas, loin de là, un apport réciproque de l'Orient à l'Occident comme nous le prouve l'expression de "fraternité culturelle" qu'il emploie (F. M. , novembre 1965, pp. 42-50) et comme l'atteste l'Histoire elle-même. "La vérité sur laquelle je désirerais attirer l'attention, c'est que le Moyen-Orient et l'Occident ont eu, au cours des siècles, des liens mutuels qui interdisent de mettre une ligne de démarcation évidente dans la part que chacun d'eux a apporté au progrès de la civilisation humaine" (ibid., p. 49).
16. F. M. , juillet 1966, pp. 22-31.
17. *al-Kâtib*, le Caire, avril 1966, pp. 69-80.
18. F. M. , septembre 1970, pp. 2-11.
19. F. M. , août 1965, pp. 23-31.
20. F. M. , janvier 1970, pp. 3-12.
21. F. M. , octobre 1968, pp. 5-13.
22. Voir ce qu'écrivait déjà le Père Ayroul, éminent connaisseur du monde paysan égyptien : "Il n'existe pas... de société paysanne, mais seulement une foule homogène de paysans appartenant à la terre et cantonnée dans des villages" (*Fellahs d'Égypte*, 6^e éd., 1952, p. 35).
23. F. M. , octobre 1969, pp. 4-11. On peut consulter aussi, sur ce sujet, le livre de F. Z. : *al-Insân wa l-hadâra fî l-lasar al-sinâ'î*, Markaz Kutub al-Sharq al-Awsat, 2^e éd. , S. d. , 192 pp. , spécialement les pp. 128-84.
24. F. M. , septembre 1971, pp. 2-13.
25. F. M. , février 1971, pp. 2-5.
26. F. M. , mars 1966, pp. 38-48 ; janvier 1966, pp. 22-31.
27. F. M. , mars 1971, pp. 3-7.
28. F. M. , septembre 1968, pp. 4-10.
29. Le critique littéraire Luîs 'Awad reprenait et développait les mêmes idées dans une série d'articles publiés dans *al-Ahrâm* (début de l'année 1971).



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
